

## L'histoire d'Ernö Erbstein, entraîneur de l'équipe de foot de Turin, survivant de l'Holocauste hongrois.

Obligé de quitter l'Italie fasciste, Ernő Egri Erbstein a survécu, avec sa famille, à l'Holocauste dans des circonstances extraordinaires, avant qu'il ne retourne entraîner avec succès la grande équipe de foot de Turin de "Division nationale".

Ernö Erbstein fut un entraîneur pionnier, créateur d'*Il grande Torino*, la grande équipe de Turin qui remporta cinq fois de suite le titre de champion d'Italie. Malheureusement, il décèdera dans un tragique accident d'avion à Superga en 1949 avec son équipe.

Faisant partie de la grande tradition footballistique juive hongroise des années 20 et 30, Erbstein commençait à se faire un nom comme coach en Italie, mais après la publication du « Manifeste de la race » édicté par Mussolini, juste avant la seconde guerre mondiale, le nouvel entraîneur de Turin fut obligé de fuir ce pays où il s'était installé. Finalement, il retourna à Budapest avec sa femme, Jolan, et ses deux filles Marta et Susanna, mais leurs vies furent complètement dévastées quand, en mars 1944, l'armée allemande envahit leur patrie.

Le pays aussitôt occupé, il fut immédiatement décrété que tous les Juifs devaient porter l'étoile jaune et dans les provinces une rafle de la population juive fut ordonnée afin que commence l'Holocauste hongrois. Avec l'appui des fonctionnaires de police et de la gendarmerie hongroise, les SS purent ainsi ghettoïser en un temps record - deux mois - toute la population juive et commencer sa déportation.

Ce fut là « l'apogée » du génocide nazi, tant la déportation et les exécutions furent rationalisées avec une efficacité à vous donner le frisson. Plus de 400 000 personnes, vieillards, femmes, enfants, entassés dans 150 trains furent déportés en Pologne, où ils étaient déchargés sur une rampe et triés entre ceux qui iraient travailler et ceux qui serviraient le mieux la cause des nazis en mourant immédiatement. Chaque convoi conduisait 12 000 personnes à Auschwitz, et cela tous les jours.

Il fut décidé que Budapest serait traité en dernier, ce qui permettra de sauver des centaines de milliers de vie. A ce stade de la guerre, ce n'était un secret pour personne que les Juifs hongrois étaient déportés de façon massive et plusieurs personnalités de grande notoriété tentèrent d'intervenir auprès du régent de Hongrie, l'amiral Miklos Horthy, pour arrêter ces déportations qui étaient sous son commandement. Le pape Pie XII, le président Roosevelt, le roi Gustave de Suède (un pays neutre), tous contactèrent le régent, et il sembla que ceci eut un effet positif auprès d'Horthy qui suspendit momentanément les déportations, permettant ainsi aux Juifs de Budapest de gagner du temps.

Néanmoins le filet se resserrait et les possibilités pour s'échapper étaient minces, même pour un homme aux ressources considérables comme Erbstein. Pourtant il y avait des trous dans le filet et même aux moments les plus sombres de l'Holocauste de Budapest, on pouvait encore trouver des abris insoupçonnés si on avait les bonnes relations.

Dans les collines boisées du quartier résidentiel historique de Buda, le couvent de Katalin avait été transformé en « usine de guerre ». Là, sous la supervision du bon Père Klinda, prêtre catholique et la direction d'une femme courageuse, Gitta Mallasz, on produisait des uniformes pour le ministère de la guerre.

Située dans le quartier vert de Budakeszi, dans un jardin tranquille, près de la forêt de Janoshegy, l'usine se trouvait dans un quartier paisible, ce dont les jeunes femmes ne pouvaient guère profiter car elles travaillaient dur à la chaîne. En fait, elles passaient leurs nuits serrées les unes contre les autres, espérant ne pas entendre l'approche d'un camion militaire car elles étaient toutes là pour la même raison.

Le but de l'opération du Père Klinda était de protéger de la déportation le plus de femmes et d'enfants juifs possible, en leur donnant un travail indispensable à l'effort de guerre hongrois qui était exécuté, et c'était fondamental, sur un terrain bénéficiant de l'extraterritorialité, car étant propriété du Vatican. Pour cette raison, ils espéraient que personne ne viendrait les déranger, même s'ils savaient que leurs ennemis fascistes n'étaient pas réputés pour respecter les lois internationales.

Quand Gitta Mallasz arriva en juin 44 pour prendre la direction de l'usine, elle fut choquée de ce qu'elle trouva : « des matelas, des lits d'enfants, et tout ce que ces femmes avaient pu sauver de leurs biens était empilés de la cave au grenier » se souvenait-elle. Et comme si cela ne suffisait pas, de nouvelles réfugiées arrivaient continuellement, obligeant tout le monde à se serrer un peu plus. Cette accumulation massive et totalement désorganisée menaçait de mettre en danger toute l'opération, dont la clef de la réussite était de garder secret le fait que toutes ces femmes étaient juives.

Parmi le petit nombre de femmes qui rejoignirent clandestinement cette enclave du Vatican, se trouvaient Jolan, Susanna et Marta Erbstein. Elles avaient été informées de l'existence de cette usine par le célèbre professeur de danse Valeria Dienes qui entretenait des relations très proches avec la nonciature du Vatican à Budapest, et dont Susanna était une des élèves vedettes. Elle assura une place dans les effectifs de travail à sa brillante danseuse qui, à son tour, intervint auprès du Père Klinda pour que sa jeune sœur de 13 ans soit elle aussi engagée, bien que ce ne soit pas possible pour les enfants de moins de 14 ans. Plus tard, elle réussit même à faire embaucher leur mère Jolan comme cuisinière. Ne voulant pas séparer les familles, le Père Klinda donna en effet un poste à Jolan à la cuisine et accepta Marta, quand il fut convenu que sa présence et celle de cinq autres enfants seraient cachées aux autorités, ces jeunes étant ainsi, comme le disait Marta, « protégés deux fois. »

Une usine produisant des chemises pour un pouvoir qu'elle voulait saper, c'était en quelque sorte un marché de dupes. Gitta Mallasz s'était portée volontaire pour prendre la direction de cette usine afin de protéger deux amies juives qu'elle avait immédiatement inscrites sur la liste des ouvrières qu'elle devait commander. Pour obtenir ce poste, elle avait bénéficié de la notoriété de son père qui était un ancien officier supérieur de l'armée hongroise et dans une situation aussi périlleuse que celle où ils se trouvaient, les actes de subversion de Gitta Mallasz et du père Klinda étaient rien moins qu'héroïques.

Un jour, on informa Susanna qu'il y avait un appel téléphonique pour elle. Aussitôt, elle se précipita au téléphone et fut enchantée d'entendre la voix de son père à l'autre bout du fil.

Ernö Erbstein avait fait l'impossible pour trouver un téléphone. Après que sa femme et ses filles aient été acceptées par le père Klinda, son moral était tombé au plus bas. Se creusant la cervelle pour élaborer un plan, il en était arrivé à la conclusion que la seule option était de se rendre dans un camp de travail pour Juifs, comme tous les hommes en état de travailler devaient légalement le faire.

Il est impossible d'imaginer combien il lui fut difficile d'accepter cette terrible situation. Mais il eut à faire plus encore : il dut se livrer lui-même à ses persécuteurs, c'est à dire aller au devant de sa propre humiliation. Lui qui jusqu'à maintenant avait toujours été conduit par un idéal, devait se soumettre maintenant à une obligation.

Une fois au camp, il apparut que la seule façon de survivre était de rassembler toutes ses forces physique, mentale et spirituelle dans l'espoir que cela serait suffisant pour tenir jusqu'à ce que l'Armée Rouge, qui approchait, ne fasse la percée qui les sauverait de la captivité. De stature athlétique, il fut tout de suite repéré pour sa capacité physique par les gendarmes hongrois auxquels avait été confiée la direction du camp. Il avait été affecté à une brigade chargée de poser des rails, une tâche digne de Sisyphe dans cette ville confrontée à des raids aériens incessants sur les voies ferrées et ce travail était suffisamment harassant pour épuiser bon nombre de camarades prisonniers

Cependant, en se présentant à son travail pour la première fois, Erbstein n'en crut pas ses yeux. Incorporé dans les rangs de ces hommes découragés mais dignes, il se retrouvait face à un fantôme du passé, dans un « flashback » qui le renvoyait trente ans en arrière, quand il avait été officier de l'armée des Habsbourg. Face à lui, commandant ses nouveaux compagnons, un homme qui avait été sous ses ordres quand il était sergent pendant la première guerre mondiale.

Ils ne s'étaient pas revus depuis 1919, ils étaient partis chacun de leur côté après ces moments épiques de la guerre et de la révolution, et voilà qu'en cet été 1944, pour son premier jour comme prisonnier dans un camp de travail juif, l'ex-officier se trouvait face à face avec un homme qu'il avait eu sous son commandement, qui se présentait lui même comme le Kapo du groupe de travail auquel Ernö avait été assigné. Le sergent Erbstein avait toujours été bon avec cet homme et dans la situation dans laquelle ils se retrouvaient, ils ne firent rien pour retenir leur émotion.

Dans les semaines et les mois qui suivirent, Erbstein retrouva la confiance de son gardien. A plusieurs reprises, le Kapo déplaça Ernö de son travail sous prétexte qu'il lui fallait un travailleur supplémentaire pour une construction située en ville. Après l'avoir éloigné des regards soupçonneux des gendarmes qui gardaient le camp et de ses compagnons, le Kapo l'accompagnait à une cabine téléphonique de façon à ce qu'il puisse appeler sa femme et ses filles à l'usine. Quand la situation semblait trop risquée, le Kapo téléphonait lui-même à Katalin pour passer les messages d'Erbstein. Grâce au hasard de cette rencontre, les contacts au sein de la famille étaient de nouveau rétablis.

Le 15 octobre 1944, l'atmosphère dans les rues de Budapest changea. Une tentative maladroite et prématurée du gouvernement Horthy pour annoncer un accord de paix séparé avec l'Union Soviétique, l'avait conduit à sa perte. Le gouvernement allemand furieux de cette nouvelle intervint aussitôt pour destituer le régent Horthy de son commandement et placer au gouvernement les Croix fléchées hongroises, contrôlés par les fascistes, avec à leur tête Ferenc Zsalasi, antisémite déclaré.

C'était le pire scénario pour les Juifs de la ville et pendant plusieurs nuits après l'installation de Zsalasi, les nazis hongrois, les Nyilas, enhardis, commencèrent à intimider les femmes de Katalin, arpentant la rue, vociférant et tirant des coups de feu en l'air à l'extérieur du couvent. Ils étaient dirigés par un prêtre catholique défroqué, le père Andras Kun qui était revenu en Hongrie en 1943 pour rejoindre les Croix fléchées. Il était connu pour avoir installé dans le sous-sol de son quartier général une salle de tortures et y torturer et tuer des centaines de Juifs en

secret. Kun avait inscrit sur sa soutane « chasse aux Juifs », portait un pistolet à la ceinture et l'insigne des Croix fléchées sur son bras ; sa présence dans la région jeta l'épouvante parmi les femmes protégées par le père Klinda.

Finalement, les voyous de Nyilas, ivres de pouvoir, décidèrent que railler ces femmes juives sans défense n'était pas suffisant. Ils brisèrent la porte d'entrée de l'atelier, rassemblèrent les femmes à l'intérieur du couvent, arme au poing. « Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'étaient ces gens, c'étaient des monstres » se souvient Susanna. « Il y avait un chef qui coiffait le tout, un militaire, ils nous ont rassemblés dans une salle : nous nous demandions ce qu'ils allaient faire de nous. Ils nous ont dit : « Donnez-nous les clefs et tout ce que vous avez dans vos chambres. » Nous avons bien évidemment tout ce qui avait de la valeur avec nous et les Nyilas s'en emparèrent. C'était un dimanche, le seul jour où nous étions autorisées à recevoir des appels téléphoniques et, occasionnellement, des visites de nos familles. Aussi décidèrent-ils, comme une bonne blague, que lorsque l'une d'entre nous serait appelée au téléphone, ils lui souffleraient : « Dites lui de venir ici, car il y a une soirée et n'essayez pas de leur faire comprendre que c'est faux » ».

Visiblement les Nyilas espéraient attirer au couvent le plus de Juifs possible pour augmenter le nombre de victimes de leur expédition. Ce jour-là, ce fut le Kapo qui appela à l'usine pour dire aux filles que leur père ne pouvait pas quitter le camp ni leur parler. Il fut complètement abasourdi quand Susanna vint au téléphone et commença immédiatement à parler d'une voix haut perchée à propos d'une fête le soir à la villa.

Il écoutait avec perplexité quand elle expliqua, sur un ton qui n'était pas le sien, que tout le monde était invité, son père et tous ses amis juifs qui pourraient venir en douce à la villa dans la soirée.

Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'elle avait un revolver pointé dans le dos et que les Nyilas lui soufflaient ce qu'elle devait dire. Mais ces derniers ne comprirent pas, qu'intuitivement, Susanna avait tramé un plan dans sa tête : en parlant d'une étrange façon, d'une voix hystérique, elle espérait faire comprendre à son père et à son ami qu'il y avait quelque chose qui clochait.

« Après avoir parlé à ce gentleman, je rejoignis les autres, puis on m'a rappelé au téléphone », raconte Susanna. « C'était mon père. Ce fut la même situation : sous la menace de ces hommes, je répétais ce que je vous ai dit précédemment. Bien sûr, avec mon père, j'ai repris ma voix criarde mais cette fois-ci, au milieu de mes paroles, j'ai dit, calmement et avec ma voix normale, plus basse, « Aiuto ! » (Au secours, en italien).

Il m'a dit alors : « D'accord, je comprends ; reste tranquille ».

Pendant ce temps, Susanna attendait avec ses compagnes de travail, entourées de ces brutes armées. Après qu'elle eût parlé à son père, les femmes restèrent plusieurs heures à la merci de leurs ravisseurs qui attendaient la venue d'hypothétiques invités pour la soirée. Puis lassés d'attendre, ils obligèrent leurs victimes à s'aligner en colonnes et les firent quitter la villa.

Jolan, Susanna et Marta, qui s'étaient alignées dans la cour comme toutes les femmes de Katalin furent conduites, dans la nuit, vers une destination incertaine. « Nous savions que nous allions vers la mort, c'était si évident » se souvient Susanna. « C'était la nuit et nous ne savions pas où ils voulaient nous emmener. »

A cette époque, à Budapest, les Juifs étaient souvent rassemblés pour ce qu'on appelait des « marches de la mort ». Ils étaient obligés de marcher sous la menace des revolvers vers un

des pays alliés de l'Axe, percés de froid, jusqu'à ce que la plupart d'entre eux, absolument épuisés, renoncent à continuer et soient abandonnés pour mourir sur le bord de la route. Les autres étaient dirigés vers la gare, vers la déportation dans les camps.

Des centaines de Juifs étaient aussi conduits sur les bords du Danube, liés deux par deux, dos à dos, et précipités dans le fleuve où il mouraient en se noyant ou à la suite de leurs blessures.

N'ignorant rien de ces sombres pratiques et craignant le pire, les femmes de l'usine du père Klinda étaient arrivées, au bout d'une marche harassante, dans un endroit lugubre pour une halte prolongée, quand un véhicule s'arrêta net à leurs côtés et donna l'ordre aux hommes d'arrêter. Une conversation s'engagea que les femmes ne purent entendre, à l'issue de laquelle on leur donna l'ordre de retourner à l'usine par le même chemin qu'elles avaient pris pour l'aller. Troublées, elles soupçonnèrent qu'elles étaient l'objet d'un jeu cruel.

« Nous étions si fatiguées que nous nous disions qu'il serait préférable que tout cela finisse plutôt que d'être torturées de cette façon », ajoute Susanna. « Nous pensions que peut-être les Nyilas voulaient-ils mettre une bombe dans la villa : c'est pourquoi ils nous voulaient toutes ensemble là-bas afin d'en finir avec nous. »

« Nous rentrâmes donc à l'usine et, après un certain temps, le père Klinda arriva et nous dit : « Cette fois-ci Dieu a bien voulu entendre nos prières. » »

Le Dieu tout-puissant ne fut pas le seul à entendre les appels au secours. Après qu'Ernö Erbstein eut reposé le combiné téléphonique, et entendu l'appel codé de son aînée, il demanda à son ami Kapo de l'aider à quitter le camp, inventant une fausse histoire de travail pour se couvrir. Ernő put ainsi se rendre en ville pour lancer un appel désespéré à Valéria Dianas, la professeur de danse de Susanna, la pressant de le mettre en contact avec le nonce apostolique, Mgr Angelo Rotta.

Angelo Rotta, le nonce de Budapest, était une des figures importantes d'un groupe de diplomates étrangers qui faisaient des efforts considérables pour protéger les Juifs. Il s'efforçait de trouver tout ce qui était dans le pouvoir de l'Eglise pour aider les personnes susceptibles d'être victimes de la législation antisémite. C'est pourquoi l'usine de guerre du père Klinda avait été installée dans une propriété du Vatican. Pendant ses visites, accompagné d'un jeune membre de la nonciature, Gennaro Verolino, il avait été guidé par Susanna soucieuse de leur faire bonne impression. Parlant l'italien, leur langue maternelle, elle leur avait décrit les conditions de vie et l'état d'esprit des ouvrières et parlé de son éducation dans l'Italie catholique.

Susanna avait fait une grande impression auprès des visiteurs : lorsque son père réussit à faire parvenir son message désespéré à Mgr Rotta, celui-ci réagit aussitôt et, avec diplomatie, jeta habilement le trouble dans l'esprit des responsables du gouvernement, insinuant que de tels agissements s'apparentaient à des crimes de guerre sur un espace extraterritorial.

Il n'est pas surprenant dans l'atmosphère agitée de Budapest à cette époque-là que la neutralité d'une terre du Vatican soit violée par les Nyilas qui connaissaient peu et ne s'intéressaient guère aux règles qui régissaient les enclaves internationales de la ville, mais les responsables hongrois dont les noms pouvaient paraître dans des rapports diplomatiques pouvaient encore faire quelque chose. Ils redoutaient les conséquences de ces violences illégales pour leur réputation alors à ce stade d'une guerre qu'ils étaient certains de perdre. Un nom a été particulièrement associé à ces tentatives de sauvetage par des diplomates des pays neutres à Budapest : Raoul Wallenberg.

Dans la solennité et la paisible beauté du jardin du Mémorial Raoul Wallenberg sur le terrain de la grande synagogue d'Hohman, se trouve le Mémorial des martyrs juifs de Hongrie : une sculpture métallique d'Imre Varga représentant un saule pleureur. Sur chacune de ses feuilles est délicatement gravé le nom d'une personne ou d'une famille tuée pendant l'Holocauste - une représentation saisissante de la dimension d'un tel anéantissement.

A côté de cette structure dont les éléments frémissent au gré du vent, se trouve une pierre de marbre rouge sur laquelle sont inscrit les noms de 240 non Juifs qui se sont efforcés de contrer l'Holocauste, avec, à leur tête, l'infatigable diplomate suédois Wallenberg. On trouve aussi les noms de Mgr Rotta et de Verolino, les représentants du Vatican qui veillèrent à protéger la famille Erbstein dans l'usine de Katalin.

C'est le jeune Verolino, envoyé par le nonce déjà âgé, qui mit le coup d'arrêt à la déportation des ouvrières juives du Père Klinda en cette froide nuit de novembre. Ce fut lui dont la voiture dépassa Jolan, Marta et Susanna, apportant l'ordre d'un ministre important de renvoyer les ouvrières à leur usine. Les menaces du diplomate Mgr Rotta sur le ministre hongrois avaient porté leurs fruits.

Il semble aussi que la femme du ministre, une fervente catholique, mortifiée par l'éventualité d'une rupture des relations entre la Hongrie et l'Eglise, ait pressé son mari d'agir afin d'éviter un scandale imminent. Avec d'un côté les menaces de Mgr Rotta, de l'autre les pressions de sa femme, le ministre fut forcé d'agir, et confia son ordre à Verolino pour qu'il le porte à l'officier en charge de l'opération. Faisant la route au plus vite, le Monseigneur arriva juste à temps pour éviter que 70 Juives soit tuées ou déportées cette nuit là...

Dès lors, dès leur retour à Katalin, les Erbstein, craignant que les Nyilas ne reviennent à tout moment, envisagèrent un plan pour s'échapper. Cette nuit-là, elles se mirent à creuser un trou sous la clôture afin de quitter cet endroit qui leur avait cependant offert une protection pendant plusieurs mois et chercher refuge dans leur famille à Pest.

La soeur de Jolan, ayant épousé un catholique, n'était pas concernée par les mesures antisémites car la législation hongroise établissait que c'étaient les originales raciales du mari qui déterminaient le statut du couple en cas de mariage mixte.

« C'était dangereux pour nous car nous n'avions pas de documents officiels », continue Susanna. « Si quelqu'un nous avait arrêté, cela aurait été terrible. Mais après avoir marché et marché (c'était très loin de la villa), nous sommes arrivées et avons été accueillies dans la maison de la sœur aînée de ma mère »

Dans le même temps, Ernő réalisa que le moment était venu pour lui de quitter le camp de travail une fois pour toutes. Alors que l'Armée Rouge s'approchait de Budapest, en décembre 44, les responsables du camp commençaient à clore leurs opérations dans la capitale et à rapprocher leurs prisonniers des territoires de l'Axe, mais au moment où ils allaient être obligés de partir, Erbstein, avec une poignée de camarades, avait déjà planifié leur évasion, très probablement avec la complicité du Kapo.

Parmi les cinq artisans de l'évasion il y un avait un autre manager de foot juif hongrois, Bela Guttmann, qui entraîna Ujpest quand la guerre éclata et avait dû renoncer à ses fonctions à cause de l'antisémitisme. Il demeura néanmoins dans le club, travaillant au noir comme consultant, puis il rentra dans la clandestinité quand les Allemands occupèrent la Hongrie en mars

1944. Comme Ernő Erbsstein, il réalisa alors qu'il n'avait pas d'autre choix que de rejoindre un camp de travail ou de risquer la mort en essayant de se cacher des autorités.

Ernő et Bela s'étaient rencontrés presque vingt ans plus tôt lors d'une tournée aux États Unis avec deux équipes différentes. Guttman précisa dans un entretien avec son biographe Tibor Hamori : « Ils nous ont conduits à Vac, une petite ville au nord de Budapest. De là, on est parti à Erdovaros et, plus tard, à Timot utca. Les jeunes d'aujourd'hui ignorent ce qu'était Timot utca. Notre sergent qui avait servi dans la Légion étrangère française, avait appris à torturer. Quand il était de bonne humeur, il se contentait de demander aux détenus de transporter des pierres en hurlant « Nous sommes de la merde, nous sommes de la merde ». Que j'aie été membre d'une équipe nationale, un entraîneur reconnu, ou même un simple être humain n'avait aucune importance. Combien d'autres humiliations avons nous subies ! Notre brigade allait être embarquée dans un train et envoyée en Allemagne, mais cinq d'entre nous avions déjà sauté par la fenêtre du second étage pour nous échapper. »

« Auparavant, nous avons observé et étudié la rotation des gardes pendant des jours et des jours. Nous avons même préparé le sol pour éviter de nous casser les chevilles. Et ensuite... juste une seconde... mais qui étaient ces cinq fuyards ? »

« Sandor Gal, l'acteur - je le vois comme s'il était devant moi. Je me demande s'il est toujours en vie. Ernő Egry était aussi avec nous. Je ne me souviens pas des autres, même si tu me battais à mort ! Le plus important, c'est que j'ai été sauvé. Il y a eu quelques personnes qui ont été généreuses et qui ont pris le risque de me cacher. »

Le témoignage de Guttman ne mentionne pas l'ami d'Ernő dans le camp. Il est tout à fait possible qu'il l'ait oublié ou qu'il n'ait pas été au courant de son soutien. Erbsstein avait de nombreuses raisons de garder secrète son amitié avec le Kapo et il se peut même qu'il l'ait laissé dans l'ignorance de cette fuite, car celle-ci, une fois découverte, pouvait faire subir de sérieuses représailles à ceux qui en avait été complices. Il se peut aussi que le Kapo se soit évadé avec eux et que Guttman l'ait oublié.

Une fois Erbsstein, Gutmann et leurs camarades hors de danger, chacun partit de son côté. Ernő se rendit à Pest rejoindre sa femme et ses filles chez sa belle-sœur où il resta caché pour ne pas éveiller de suspicion chez les voisins. Pendant ce temps, sa femme et ses filles essayaient de se procurer de faux papiers.

Elles purent obtenir des papiers de personnes qui avaient quitté le pays ou de personnes décédées à peu près du même âge et, à l'aide de produits chimiques, effacèrent délicatement l'ancien nom pour le remplacer par un autre. Susanna garda son prénom pour ne pas se tromper en cas d'arrestation et d'interrogatoire, ainsi devint-elle Susanna Beres pour les six dernières semaines de la guerre. Jolan, elle, avait souvent des difficultés pour se rappeler de sa nouvelle date de naissance, mais Marta ne fut pas aussi chanceuse que sa mère et sa sœur. Elles ne purent trouver pour elle aucun papier d'une fille de son âge, et elles n'eurent pas d'autre choix que de fabriquer des faux papiers. Bien qu'elles aient fait de leur mieux, elles ne parvinrent pas à une imitation parfaite et Marta se raccrocha à l'espoir qu'elle n'aurait jamais à présenter ces papiers peu convaincants. Susanna eut beaucoup plus de chance. Elle put obtenir un document tamponné par la Croix Rouge, ce qui lui assurait une protection supplémentaire.

Quand les bombardements des forces alliées devinrent plus réguliers et plus dévastateurs, les habitants des appartements et maisons durent aller s'abriter dans des caves collectives, y compris les Erbsstein. Seul Ernő, dont la présence était gardée secrète dans la maison, ne put

rejoindre la famille au sous-sol. Il demeura dans le grenier où de temps en temps pendant les raids Susanna, usant de son accréditation de la Croix Rouge pour sortir de la cave, lui apportait de la nourriture et des vêtements propres.

Les jours passaient, quand un jour, par hasard, Susanna apprit d'un voisin que les Nyilas avaient l'intention de fouiller la maison pour y trouver des Juifs. Il n'était alors plus question qu'Arno restât caché là.

C'était en décembre 44 et des milliers de Juifs étaient réfugiés dans des maisons sous la protection des diplomates suédois et de la Croix Rouge. Ces lieux n'apportaient pas pour autant de garantie de survie – leur sécurité ne tenait qu'au respect des conventions internationales par ces voyous de Nyilas – mais ils offraient quand même un espoir.

Susanna se rappelle du moment précis où elle a convaincu son père de quitter sa cachette. Exhibant son certificat de la Croix Rouge, elle le conduisit à travers les rues assiégées, se faisant passer pour une infirmière s'efforçant de sauver un civil blessé et de le mettre hors de danger, jusqu'à ce qu'elle arrive à un bâtiment sous protection suédoise.

Un peu moins d'un mois après que les Soviétiques aient occupé Budapest, il apparut sur le pas de la porte de la maison familiale, épuisé mais vivant. La famille Erbstein avait traversé l'enfer, mais ses quatre membres avaient survécu en puisant dans la force les uns des autres,

Ce qui s'est passé ensuite quand les Soviétiques occupèrent Budapest reste peu clair, mais la famille enfin réunie put retourner en Italie. Erbstein connut alors la période la plus fructueuse de sa carrière d'entraîneur, brutalement interrompue par le tragique accident d'avion.

Extrait de *Erbstein: The triumph and tragedy of football's forgotten pioneer* (Erbstein, pionnier oublié du foot), Dominic Bliss, [Blizzard Books](#), 2014

<http://www.theguardian.com/football/2015/jan/22/erno-erbstein-hungary-holocaust-torino-superga>

Traduction française de Gabriel Oyharzabal et Françoise Maupin